



Dans le Miles

EXPO Le musée de la Musique, à Paris, ressuscite la vie et l'œuvre foisonnante du trompettiste américain.

Par **EDOUARD LAUNET**

Après Gainsbourg, et avant Chopin (au printemps), le musée de la Musique s'intéresse au cas Miles Davis. Et il le fait de façon remarquable. Qu'on connaisse un peu, beaucoup ou pas du tout la trajectoire du trompettiste caméléon, que l'on soit fan de telle ou telle de ses «périodes», ou d'aucune, on passera en sa compagnie deux heures stimulantes, grâce au parcours astucieux qu'ont conçu Vincent Bessières, commissaire de l'expo, et les scénographes de Projectiles.

Ressusciter la vie et l'œuvre d'un musicien sur quelques centaines de mètres carrés est un exercice casse-gueule que l'institution de la Villette pratique depuis quelques années avec plus ou moins de bonheur. Côté moins : le risque de l'abstraction un peu sèche, comme avec l'installation Gainsbourg, ou encore l'excès de didactisme, qui plombait par exemple l'expo «Musique populaire brésilienne». Côté plus : l'expo Lennon, émouvante tout en évitant l'écueil du simple déballage de reliques.

«**ANGE NOIR**». Avec Miles Davis, on atteint une forme presque idéale pour ce type de manifestation. Le visiteur est plongé dans une succession d'«images sonores» qui le happent et l'entraînent vers l'essentiel : la musique. Résumons brièvement le dispositif. Chaque salle est organisée autour d'une grande image (fixe ou animée) correspondant à une «époque» davisienne, du bop au funk, du *sideman* à l'idole. Autour de l'icône sont disposés quelques objets, photos et textes emblématiques, ainsi qu'une «boîte à musique», dans laquelle une dizaine de personnes peuvent prendre place. On y entend, dans d'excellentes conditions, des extraits de la production musicale de Miles Davis durant ces années, dans l'environnement graphique qui leur correspond.

C'est ainsi que, de salle en salle, le parcours du trompettiste et le demi-siècle sur lequel

il a imprimé sa marque resurgissent de manière fluide, évidente. Il est vrai que Miles Davis était un bon client pour ce type d'évocation. Car voilà un musicien qui a changé de style tous les cinq ans en moyenne, avec des coupures nettes : cas tout à fait unique dans le jazz. Voilà aussi un homme au parcours tourmenté, qui a navigué entre l'héroïne, l'absence, le racisme, le star-system.

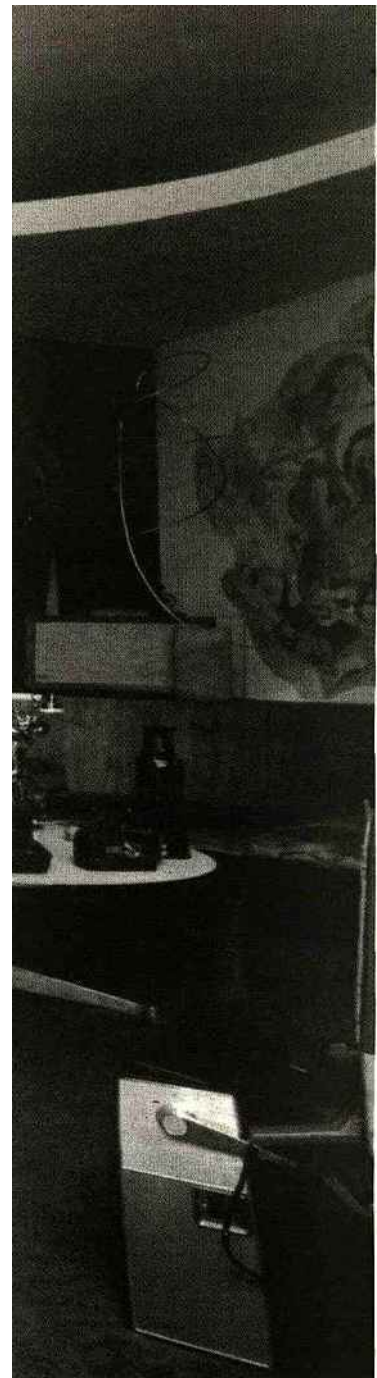
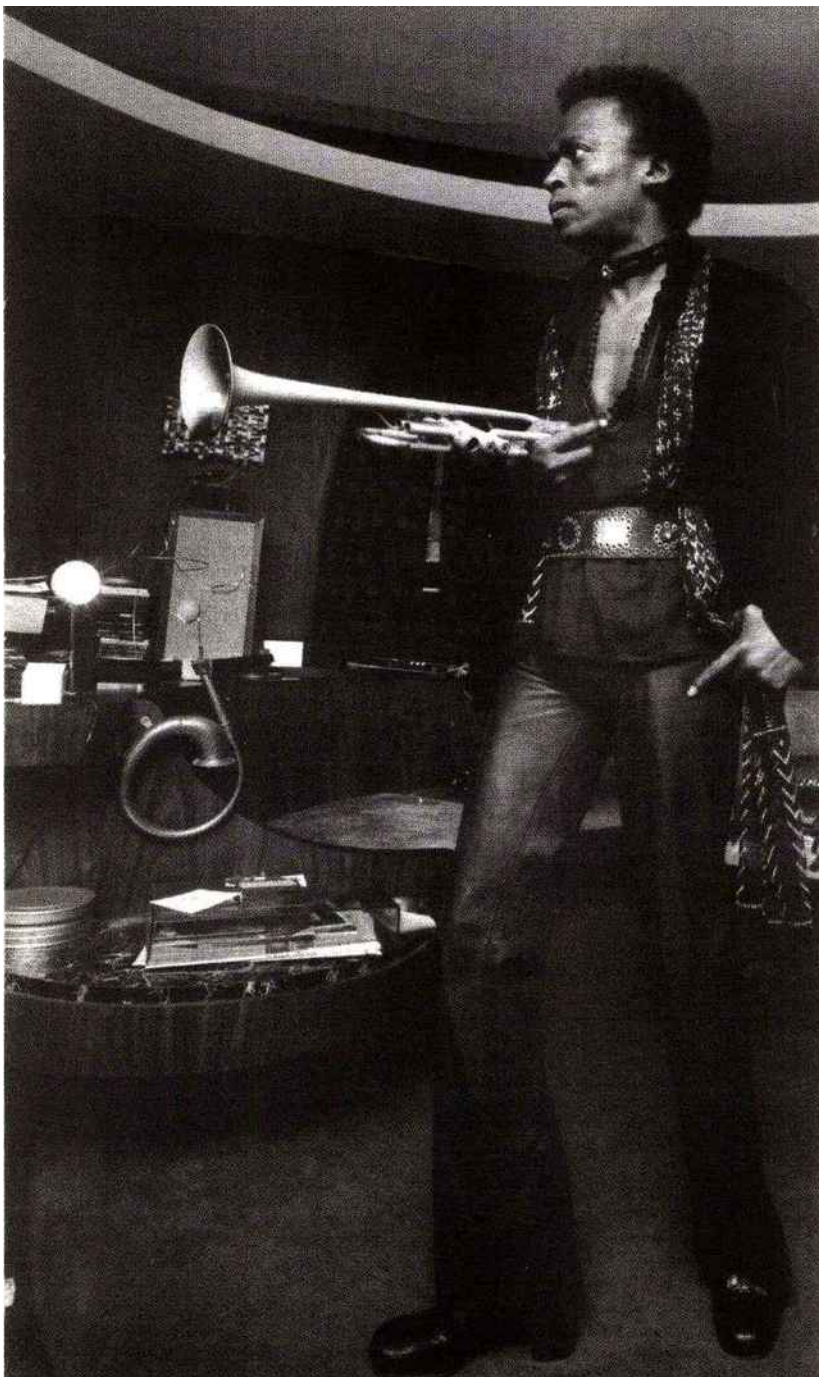
C'est enfin un look (changeant), une présence, un mystère et par-dessus tout le grand lien du jazz d'après-guerre : Davis est le trait d'union entre Charlie Parker et le rap, entre John Coltrane et la pédale wha-wha. Bref, pour sa première incursion dans le jazz, le musée de la Musique a choisi le phénomène, l'«ange noir» selon une formule de Vincent Bessières. Plus ardu serait d'exposer, disons, Lennie Tristano ou Thelonious Monk.

«**TO BE WHITE**». La précédente évocation du jazz dans un musée parisien est toute récente : c'était au printemps, l'expo du Quai Branly («le Siècle du jazz»), consacrée aux échos de cette musique dans le domaine des arts plastiques. Le seul point commun entre les deux manifestations, toutes deux réussies dans leur genre, est la présence d'œuvres de Jean-Michel Basquiat.

S'il fallait enfin distinguer un des objets présentés dans l'exposition Davis, ce serait certainement le fameux carnet dans lequel la baronne Pannonica de Koenigswarter a demandé (entre 1961 et 1966) aux jazzmen d'inscrire leurs trois vœux les plus chers. Miles Davis en a juste couché un, d'une ironie cinglante : «*To be white*», être blanc. Et s'il ne fallait retenir qu'un son, ce serait la voix éraillée de Miles Davis, que chacun des musiciens ayant travaillé avec lui a gardée en tête, et qui accueille le visiteur dès l'entrée de l'exposition. ◆

«**WE WANT MILES. MILES DAVIS : LE JAZZ FACE À SA LÉGENDE**»

Cité de la Musique, 221, avenue Jaurès 75019 Paris.
Jusqu'au 17 janvier. Ren. : www.citedelamusique.fr



COOL JAZZ, FUNK ET DROGUES

26 mai 1926 : naissance à Alton (Illinois) et installation l'année suivante à East Saint Louis.
Septembre 1944 : arrivée à New York sur les traces de Dizzy Gillespie et Charlie Parker, les années be-bop.
1948 : *Birth of the Cool*. Le cool jazz est né.
1949-55 : rencontre à Paris avec Juliette Gréco. Puis retour aux Etats-Unis, hard bop et addiction à l'héroïne pendant quatre ans.
1955-57 : le premier grand quintet, avec John Coltrane, Red Garland, Paul Chambers et Philly Joe Jones.

1957-59 : le jazz modal avec *Kind of Blue* (le plus vendu des albums de jazz) en 1959.
1960-68 : le second grand quintet, avec Wayne Shorter, Herbie Hancock, Ron Carter, Tony Williams.
1968-75 : révolution électrique avec *In a Silent Way* (1969) et *Bitches Brew* (1970), puis orientation funk, avec *On the Corner* (1972). Déprime et drogue, quitte la scène en 1975.
1980-91 : retour en superstar (*We Want Miles*, *You're under arrest*, *Tutu*).
28 septembre 1991 : meurt à Santa Monica.

**Miles Davis,
en 1971, chez lui,
à New York.**

PHOTO ANTHONY
BARBOZA

Le biographe du jazzman est en France à l'occasion de la sortie de son livre «Miles et moi».

Mouvements de Troupe

La Cité de la Musique avait jeudi des allures de grand soir. La foule se pressant dès l'entrée, car ton d'invitation à la main, pour accéder au hall bourdonnant. Tous ont répondu présents à l'inauguration de cette grande exposition Miles Davis. Tous sauf un.

Persona non grata, Quincy Troupe, écrivain et rédacteur en chef de la revue *Black Renaissance*, venu de New York pour assurer la promotion de son livre *Miles Davis*, sous-titré *Miles et moi*, s'affaire en solitaire. Parue aux éditions le Castor astral, la traduction française de *Miles and me*, dont la version originale date de l'année 2000 (University of California Press), est sortie en mars. C'est donc au moment opportun que le poète est venu donner des conférences en France sur ses écrits et sa relation intime avec le trompettiste.

«**What else ?**». Une amitié parfois houleuse, à l'image de la star aux multiples contradictions. Timide et arrogant, exécrable et généreux, la dualité faite homme. Quincy Troupe est aussi l'auteur de la biographie autorisée de Miles Davis, qui vit le jour en septembre 1989, deux ans avant sa mort. *Miles, l'autobiographie*, pavé de 450 pages rédigées dans un langage parlé afro-américain retranscrit dans une esthétique très rythmique, se prend de plein fouet. «*C'est le fruit d'innombrables heures d'entretien collectées entre le printemps 1986 et*

l'automne 1989. Pour l'écrire, je me suis isolé avec mes notes et les cassettes. Je ne l'ai fait lire à Miles qu'une fois terminé, en lui disant : "Maintenant, tu peux changer ce que tu veux." Mais à part quelques précisions factuelles, il n'a rien voulu modifier», précise l'auteur, ex-basketteur aux fines dreadlocks et à l'élégance très davisienne – pantalon de flanelle resserré aux chevilles, foulard coloré, longue cape.

L'ouvrage, traduit dès sa sortie, connut un vif succès, jusqu'au best-seller, réédité chez Gallimard (Folio) en 2007 dans une version «revue et corrigée» que le traducteur Christian Gauffre n'avait pu à l'époque, pour cause de délais serrés, reproduire dans ses ultimes évolutions. Quelques années plus tard, Troupe reprend donc la plume «*pour parler de ma propre voix de nos liens, du génie, de la complexité de cet immense artiste partagé entre légende et colere, de sa solitude aussi*», et ajuste le mythe, avec l'objectif de révéler l'homme en complément. «*Le montrer comme il était. Humain, généreux. Un Noir non reconstitué, non remodelé par l'Amérique blanche.*»

A Paris, Troupe lève le voile sur certains aspects méconnus du musicien, son engagement politique par exemple : «*Il donnait de l'argent à des organisations comme les Black Panthers ou Martin Luther King, mais n'en parlait jamais* »

Ou encore sur leurs désaccords, notamment «*sur la manière dont il traitait les femmes*».

Troupe a également fait le déplacement avec la vidéo d'une rencontre publique en sa compagnie, qui s'est produite en 1989, et qu'il évoque dans un passage de son livre. Un moment rare où «le Prince des ténèbres», comme on le surnomma, avait accepté de paraître au Studio Museum de Harlem pour évoquer son art. Les quelques minutes divulguées, sur une bande d'environ une heure et demie, témoignent d'une émotion palpable quand Miles fait son entrée contre toute attente dans le musée. D'abord nerveux, puis confiant et enfin amusé, allant même jusqu'à ôter ses éternelles lunettes noires pour se lancer sur le phrasé des trompettistes de Saint-Louis et terminer ses réponses par un «*What else ?*» qui ne doit rien à George Clooney.

Film. Sa curiosité musicale insatiable, ses désirs avortés de jouer avec Jimi Hendrix disparu trop tôt – «*Cela n'a pu aboutir à cause de conflits d'intérêts des maisons de disques*» –, les prises de contact avec Prince qui lui envoya des thèmes au moment d'*Amandla* (produit par Marcus Miller en 1989) et dont le poète dit avoir copie, mais qui ne purent voir le jour en raison des orientations caribéennes prises à l'époque. «*Je venais de lui faire découvrir Kassav et il n'a pas pu articu-*

**«Le montrer comme il était.
Humain, généreux.
Un Noir non remodelé
par l'Amérique blanche.»**

Quincy Troupe à propos de Miles Davis



Le poète Quincy Troupe (à droite), avec son ami Miles Davis. PHOTO DR

ler le tout», certifie Troupe. Et quid du froid avec les héritiers – la fille Cheryl Davis, le fils Erin Davis et le neveu Vince Wilburn Jr – qui l'a privé de vernissage ? La famille a pour projet un film

avec Don Cheadle, d'après l'autobiographie dont elle a les droits ; Troupe doit adapter à l'écran son livre *Miles and me*. Le script est écrit et sera réalisé par James Gray, avec Samuel L. Jackson dans

le rôle de Miles Davis et Laurence Fishburn dans celui de Quincy Troupe. Prince est pressenti pour la musique. Tournage est prévu l'an prochain.

DOMINIQUE QUEILLÉ